

UNE PORTE OUVERTE

Jérôme avait toujours été un garçon aimable, serviable et sérieux. Aussi, lorsqu'il fut temps de choisir une profession, nul ne fut surpris de le voir s'engager dans la voie du saint ministère. Il était ravi à la perspective d'avoir une paroisse à lui, de s'occuper des jeunes, de visiter les vieillards, d'encourager les malades et les infirmes. Sa vie était tracée d'avance. Aucun obstacle ne le retiendrait, croyait-il...

Ses études terminées, il fêta cela avec quelques camarades. Très gentiment, très sagement.

Hélas! Lors du voyage de retour, il y eut un accident et Jérôme fut grièvement blessé. Surtout à la tête. Les médecins firent tout pour lui sauver la vue. Sans résultat.

Désolé, le jeune homme criait à Dieu. Mais la réponse ne venait pas.

— Si j'étais un pasteur d'un certain âge, en poste depuis longtemps dans une paroisse, ma femme pourrait me conduire ici ou là et lire pour moi, écrire sous ma dictée, et l'on m'accepterait peut-être encore jusqu'à la retraite, se disait Jérôme. Mais qui voudrait d'un pasteur sans expérience, célibataire, aveugle? Ma carrière est brisée... Pourquoi, Seigneur? Pourquoi?

Très loin de chez Jérôme, dans un asile de lépreux, on était désolé de n'avoir pas de pasteur. Ces pauvres malades priaient Dieu de susciter une vocation, qu'un aumônier accepte de partager la vie de ces infortunés. Peu importait la nationalité, peu importait l'âge. Ce qu'on souhaitait? Un homme consacré, sensible, aimant, et qui n'ait pas peur de contracter la terrible maladie.

Il y avait dans cette région un pasteur débordé de travail. Il se faisait des reproches de n'aller que rarement apporter le pain de vie au dispensaire des lépreux. Le pauvre homme tomba malade et dut rentrer dans son pays pour se reposer durant plusieurs mois. Au bout de quelque temps, il entendit parler de Jérôme, de sa cécité.

— Je désire le voir! Qu'on me l'amène. Rien n'est plus affreux que la vision de ces malheureux lépreux. Il n'aurait donc pas à souffrir de ce spectacle.

Et Jérôme vint, accompagné de sa mère.

— J'ai appris l'accident qui vous a privé de la vue, cher collègue. Je sympathise très vivement. Mais ce n'est pas pour cela que j'ai désiré vous voir... J'aurais un poste à vous proposer, intéressant au point de vue du ministère pour quelqu'un de très consacré, mais où il y a quelques risques du côté de la santé. Si vous craignez la contagion, mieux vaut n'y pas penser.

— De quoi s'agit-il? demanda le jeune homme, fort intrigué.

— Que diriez-vous d'être aumônier dans une léproserie? Il y a là plusieurs aveugles également. Ils vous sentiraient très proche d'eux. Ce sont des gens tellement touchants, tellement reconnaissants qu'on veuille bien se pencher sur leur cas, s'occuper d'eux. Il y a quelques infirmières et deux médecins qui se dévouent sur place. Si je suis bien informé, vous avez

Le jeune homme ne comprenait pas. C'était dur d'accepter. Dur de vivre dans cette nuit continuelle.

— Depuis quelque temps, lui dit un jour sa mère, je constate que tu ne marches plus normalement.

— Maman, c'est parce que je ne vois pas. Cela me rend hésitant.

— Non! Tu boites légèrement. As-tu mal quelque part?

— Oh! ce n'est rien. Une petite douleur à un pied. Ça va passer. Puissé-je n'avoir rien d'autre!

— Montre-moi cela.

Et la mère vit quelque chose qui l'inquiéta.

— Il vaut mieux que le docteur te voie, ajouta-t-elle.

C'était la lèpre!

— Dieu m'abandonne complètement! Je suis pourtant sincère. J'ai étudié pendant plusieurs années dans le désir de Le servir. M'éloigner de Lui? Ce serait encore pire pour moi. Pourquoi ne suis-je pas mort lors de l'accident qui m'a coûté la vue?

«Seigneur, pardon! Aide-moi. Même si je ne comprends pas. Que j'arrive à ne pas me plaindre. Ma pauvre mère a aussi besoin d'encouragement, et je ne représente pour elle qu'une source de soucis, de peine.»

Jamais Jérôme ne blasphéma. Jamais il n'accusa Dieu d'injustice. Il ne comprenait pas. Là était le gros problème!

*

* *

passé votre enfance en pays de Missions. Vous connaissez donc la mentalité... Qu'en dites-vous? Prenez le temps de réfléchir.

Le cœur de Jérôme battait à se rompre. Une porte allait donc s'ouvrir pour lui. Il était extrêmement heureux. Il en avait même de la peine à s'exprimer.

— Point n'est besoin que je réfléchisse! J'accepte avec enthousiasme, avec gratitude, avec émotion, avec joie. Merci!

— Et si vous deviez contracter la maladie?

— Je vais vous dire ce qu'il en est, que je n'ai pas ébruité autour de moi. Vous savez que j'ai vécu en pays de Missions. Dernièrement, mon docteur a diagnostiqué un début de lèpre à l'un de mes pieds. J'espère que les médecins de votre léproserie pourront enrayer cela. Le mal a mis bien des années à se manifester... Je désire que ma mère puisse m'accompagner. Elle est encore pleine de vie; elle saura être très utile dans une foule de situations.

— Je suis ravi! Non pas que vous soyez lépreux, mais que vous acceptiez sans hésitation. Oui, ce serait très bien que votre mère vous accompagne... Alors, je peux leur faire connaître la bonne nouvelle?

— Bien sûr! Nous partirons aussitôt que possible. Qu'en dis-tu, maman?

— Oh! Tu me connais, mon fils. Je partage ton bonheur. Je remercie Dieu d'avoir ouvert cette porte pour toi... et même pour moi.

PARTAGÉ EN DEUX

Un représentant en librairie traversait une forêt en France lorsqu'il eut l'agréable surprise de voir une femme devant la maison d'un bûcheron.

— Madame, les journées doivent vous paraître longues ici, loin de tout, lui dit-il. J'ai là le plus beau de tous les livres. Vous auriez certainement du bonheur à le lire le soir ou par un jour de pluie.

— Je n'ai que très peu d'argent. Je ne puis vous donner qu'un franc, si vous acceptez?

— D'accord! Une autre fois, vous me donnerez le solde quand je passerai par là.

Le soir, craintive, la femme raconta à son mari ce qui s'était passé au cours de la journée.

— Et tu as donné un franc pour ce petit livre! Tu gaspilles mon argent! Je suis très fâché! Montre-moi ça!

— Lors de notre mariage, j'ai apporté une dot. Ne l'oublie pas. L'argent est au moins à moitié à moi.

— Donne-moi ce livre!

Et, muni d'un couteau, l'homme partagea le petit volume en deux.

— Tiens, prends la première partie. L'autre est à moi.

Et l'homme mit la part qui lui revenait dans la poche de sa veste. Il était de très méchante humeur.

Quelques jours plus tard, assis près d'un feu dans une clairière, il prit le livre et en commença la lecture:

« Ici, je meurs de faim; je me lèverai, j'irai chez mon père... »
[Evangile selon St-Luc 15: 18]

— Qu'avait donc fait ce jeune homme pour être réduit à une telle extrémité?

L'histoire l'intéressait; il aurait voulu connaître ce qui précédait, mais par orgueil ne voulut rien demander à sa femme. Il continua la lecture, sans s'apercevoir que celle-ci avait une influence sur son comportement.

Un jour, il pleuvait tellement qu'il ne put sortir.

— Dis-moi, Clotilde, si nous échangeons nos portions de livre? Je voudrais savoir ce qui s'est passé avant.

— Oh! J'en serais enchantée, car moi, j'aimerais savoir si le père l'a reçu, s'il lui a pardonné.

Et chacun se mit à lire. Puis on partagea ses impressions. Une nouvelle ambiance régna dans la chaumière. Le soir, le mari se mit à lire à haute voix, tandis que l'épouse tricotait. Puis elle posait son travail pour mieux écouter. L'atmosphère du foyer fut complètement transformée.

— Quand ton voyageur reviendra, dis-lui que je voudrais bien le voir... Et puis, achète-lui d'autres livres. Je n'aurais pas dû me fâcher. Je t'en demande pardon. Tu n'as jamais gaspillé l'argent. Tu es une bonne femme. J'ai mis trop de temps avant de m'en apercevoir.

Et le bûcheron se pencha pour embrasser sa compagne. Elle le regarda avec des yeux pleins de bonheur. Ensemble, dès lors, ils remercièrent Dieu le Père de les avoir reçus comme fut reçu le fils prodigue de la parabole.

CETTE JAMBE M'APPARTIENT

— Oh! malheur! La fourche m'a blessé! Permettez que je m'assoie au bord du champ.

Le père et la mère du jeune homme, ainsi que les trois jeunes gens qui travaillaient avec lui, n'interrompirent pas leur travail. Au tout début du XX^e siècle, la plupart du temps, même en Amérique, les foins se faisaient à la force du poignet. Chacun et chacune y mettaient courage et bonne volonté. On n'avait pas l'habitude ni le temps de s'arrêter à un petit bobo.

Malheureusement, une infection s'en suivit. Une grosse fièvre, une inflammation inquiétante poussèrent les parents à mander un médecin.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas appelé plus tôt? C'est trop tard maintenant. Je reviendrai avec mes instruments cet après-midi, et, à mon grand regret, il faudra amputer. J'en suis navré!

Et le docteur partit dans son tilbury tiré par un cheval agile.

— Je ne me laisserai pas faire! Il s'agit de ma jambe à moi! On n'a pas le droit de me l'enlever sans mon consentement.

Et se tournant vers son frère, il lui dit:

— Tu feras la garde. Tu empêcheras quiconque d'entrer. Je compte sur toi.

Le docteur vint et revint, insista.

— Cette attitude est criminelle! Mieux vaut être unijambiste que de mourir à cet âge!

Les parents ne savaient que faire. Leur fils avait une personnalité très marquée. Ils craignaient aussi des reproches par la suite.

Trois jours et trois nuits s'écoulèrent sans changement. Soit le malade, soit le médecin restaient sur leur position. La situation devenait intolérable.

— Le secours ne peut venir que d'En-Haut, déclara le père. Je propose que nous nous relayions à tour de rôle pour vaquer à la prière, sans arrêt, jour et nuit, et Dieu fera ce qui Lui semblera bon.

Des requêtes ardentes montèrent au ciel, sans discontinuer pendant trois fois vingt-quatre heures.

— Je me sens mieux, s'écria joyeusement le malade! Ce matin, je n'ai plus de fièvre. Ma jambe est moins enflée. J'ai bien fait de tenir bon: j'ai encore ma jambe et je ne suis pas mort!

— N'oublie jamais, mon fils, que c'est Dieu qui a accompli ce miracle, lui rappela le père.

Ce jeune homme avait nom Eisenhower.

C'est lui qui devint plus tard Président des Etats-Unis.

TEL EST PRIS QUI CROYAIT PRENDRE

Cela s'est passé en Ecosse, à la fin du XVIII^e siècle. Il y avait un prédicateur zélé, pourchassé parce que n'émanant pas de l'Eglise officielle. Dans ce temps-là, on était assez sectaire, étroit. On n'admettait pas que quelqu'un se permît d'enseigner sans avoir passé par la filière habituelle. Et pourtant, des foules assoiffées se déplaçaient de loin, à pied ou à cheval pour assister à ces réunions pleines de ferveur et de chaleur.

Un mandat d'arrêt avait été signé à l'endroit de John Welsh. Quoique très fatigué, ce vaillant serviteur de Dieu poursuivait son travail sans trêve.

Un certain jour, s'étant arrêté pour permettre à sa monture de brouter au bord du chemin, l'ayant entravée par prudence, il se permit de frapper à la porte d'une ferme qui se trouvait là. On ne le connaissait pas.

— Entrez, voyageur! Venez vous reposer un moment tandis que votre cheval en fait autant. Soyez le bienvenu, lui dit le maître des lieux.

C'était l'habituelle et traditionnelle hospitalité des habitants du pays.

— Nous allons nous mettre à table. Acceptez de partager le repas avec nous, en toute simplicité, ajouta la maîtresse de maison.

— Oui! J'accepte de bon cœur et que Dieu vous le rende!

Ces gens étaient charmants, ouverts, diserts même.

John Welsh, évidemment, parla de sa foi, de la bonté de Dieu, de ses voies merveilleuses.

— Savez-vous, lui dit son hôte, qu'il y a dans les parages un homme qui prêche et qu'il faut absolument arrêter? Personnellement, je serais ravi d'y parvenir. Si quelqu'un pouvait me donner un coup de main pour cela, je lui en serais reconnaissant.

John Welsh demanda quelques précisions et comprit bien vite qu'il s'agissait de lui. Intérieurement, il demandait à Dieu de l'inspirer, de tout conduire pour le bien des uns et des autres.

— Je suis moi-même envoyé pour arrêter les rebelles et je connais l'endroit où il doit prêcher demain. Si vous voulez, venez avec moi et je mettrai sa main dans la vôtre, fut sa réponse.

— Oh! C'est merveilleux, merci! Faites-nous le plaisir de passer la nuit sous notre toit. Votre cheval trouvera place à l'écurie, à côté du mien. Et il ne manquera pas de foin. Ah! que je suis content.

Le lendemain, les deux hommes s'en furent sur les lieux de la rencontre. La salle était déjà toute pleine. Il ne restait qu'une chaise libre, celle réservée au prédicateur.

— Asseyez-vous là. Moi, je suis occupé ailleurs. Vous comprendrez après, dit John Welsh.

Le paysan était ravi, se réjouissant à l'avance de la bonne prise qu'il allait faire... Quelle ne fut pas sa surprise de voir son hôte monter sur l'estrade et se mettre à parler d'enthousiasme. Et c'est lui qui entraînait le chant, qui fit monter à Dieu la prière et qui présenta le message du jour.

Jamais prédication ne fit autant d'effet sur l'humble campagnard! Il était brisé, convaincu de péché, humilié. Son cœur était transformé.

Après la prière finale, les uns et les autres vinrent toucher la main du prédicateur. Le paysan vint le dernier:

— Vous m'avez dit que vous étiez envoyé pour arrêter les rebelles, que vous mettriez la main du prédicateur dans la mienne. Vous avez tenu parole. Et moi, pêcheur rebelle, j'ai été arrêté aujourd'hui par Dieu lui-même et par votre moyen. Je remercie Dieu de vous avoir conduit jusque chez moi. Je sens que je suis un autre homme. Je saurai mieux prier et surtout mieux aimer Dieu et mon prochain. Merci!

«Quand l'Éternel approuve les voies d'un homme, Il dispose favorablement à son égard même ses ennemis» [Livre des Proverbes 16:7].